

AMAURY,
COMPAGNON DE BAYARD

Nicole Dillenschneider

Éditions ThoT

PROLOGUE

Qui ne connaît pas Bayard, le chevalier sans peur ni reproche ? Cet homme de petite noblesse, né à Pontcharra (Isère) vers 1475 a su par ses seules aptitudes humaines s'élever au rang des plus grands. Il a traversé cinq siècles d'Histoire sans qu'on l'oublie. La mémoire humaine est ainsi faite qu'elle se souvient davantage de ceux qui font des exactions et des horreurs.

Il est un héros de guerre, respectueux des valeurs chevaleresques mourantes (le Duc de Bourbon n'a-t-il pas fait sacrer Chevalier son fils de quelques mois) qu'il applique au quotidien, qui sont sa règle de vie.

Homme de guerre, cavalier émérite, il était aussi d'une humanité exemplaire, respectueux de ses semblables, courageux et honnête. Il possédait un charisme exceptionnel : ami, protecteur, meneur, ses hommes seraient morts pour lui.

Son biographe, son écuyer Jacques de Maille, celui qui l'a probablement suivi et servi sur toutes les batailles, en a fait un héros de roman et a certainement contribué à la légende du Bon Chevalier, concrétisant par là le sentiment noble que cet homme laissait à tous ceux qui l'approchaient.

Ce roman n'a pas l'intention de refaire l'histoire de Bayard, peut-être découvrira-t-on quelques aspects méconnus du personnage.

Amaury de Fentis est totalement imaginaire, mais il aurait pu être n'importe lequel de ces hommes qui suivirent le héros, avec sa vie, ses passions et les usages de cette époque.

Tous les personnages hors les strictes références historiques sont fictifs. Et toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est fortuite.

J'espère que cette histoire vous permettra de retrouver un peu de l'âme du chevalier valeureux et conquérant de votre enfance mais aussi que votre perspicacité d'adulte vous permettra de prendre la mesure des événements qui pouvaient agiter la vie de nos ancêtres, fort différente de maintenant. Il est difficile de se transporter cinq siècles en arrière sans tenir compte de nos valeurs actuelles. Pourtant il est nécessaire de faire cet effort pour comprendre ce que nos ancêtres pouvaient vivre et ressentir. Leur rapport à la douleur, à la religion omniprésente (30 % de la population appartenait au monde ecclésiastique) mais décadente, à l'économie, aux intérêts politiques de l'époque qui ne se soucient en aucun cas de la misère du peuple, à la cruauté, à une justice pleine de paradoxes.

Il est étonnant d'envisager que ces hommes et ces femmes d'une tout autre époque, dans un contexte fort différent, ont pu éprouver les mêmes sentiments que nous. Ils riaient, aimaient, pleuraient pour les mêmes choses... et pourtant !

I - ADOUBEMENT, 1493

À genoux sur la pierre glacée, en chemise de lin blanc, bien piètre coussin, Amaury, la tête baissée, priait les mains jointes.

La nuit avait été longue et les derniers jours encore plus puisqu'il jeûnait depuis vingt-quatre heures. Si son esprit attendait avec impatience ce moment, son corps jeune et exigeant était plus difficile à dompter. Il tenait à lui rendre la partie difficile ; son ventre gargouillait honteusement et des images de toutes sortes, poulardes dégoulinantes de graisse, pain tartiné de vieux fromage, gâteau d'épices et de miel lui traversaient l'esprit, le mettant à la torture. Il avait tellement peur de manquer à ses devoirs ! Il lui avait fallu beaucoup de contrôle pour ne pas quitter furtivement la cellule où il était consigné, mais non enfermé, afin de rejoindre les cuisines et se sustenter. Le jeûne était sa pénitence, il se devait d'être pur pour affronter ce grand moment, celui pour lequel il avait été séparé de sa mère à dix ans, mis en pension chez son oncle-chapelain et éduqué afin d'apprendre les lettres, le calcul, l'astronomie. Il s'était fortifié, il avait appris à monter à cheval, à manier les armes, à lutter, à nager, à chasser, à écrire et à compter à la cour du duc de Savoie Charles et de sa merveilleuse femme Blanche Paléologue de Montferrat, pendant quatre années de pagerie*.

La veille il avait pris un bain purificateur. Puis on l'avait revêtu d'une tunique blanche signe de pureté, d'une robe rouge marque d'un devoir – répandre son sang pour sa foi et son honneur – d'un justaucorps noir pour garder à l'esprit la mort qui l'attendait, comme tous les hommes. Il avait ensuite rejoint la chapelle avec son oncle et quelques amis chevaliers

pour la veillée d'armes. Elle avait passé lentement en prières et sermons. Quelques-uns n'avaient pas hésité à raconter à voix basse quelques hauts faits de leur jeunesse, mettant un peu de gaieté dans cette ambiance austère.

Ce matin le prieur l'avait confessé, il avait communiqué et assisté à la messe ; il avait entendu le sermon sur les vertus et qualités des chevaliers. Le prêtre avait insisté sur les devoirs et sur les risques encourus par le chevalier au cas où il ne respecterait pas son engagement. Il serait alors proclamé indigne d'être chevalier. On le conduirait sur une estrade, son épée serait brisée et piétinée, son blason attaché à un cheval et traîné dans la boue. Tous pourraient l'injurier. On le mettrait sur une civière, on le recouvrirait d'un drap noir. On le porterait à l'église comme un mort et on réciterait les prières des défunts : il serait mort comme chevalier et banni toute sa vie.

La seule évocation de cette scène fit frémir Amaury qui au grand jamais ne pourrait s'avilir ainsi.

Tous étaient là, sa famille, les amis, les parents, les nobles des environs. Amaury approcha humble et digne, une épée suspendue à son col. Le prêtre s'en saisit et la bénit. Le jeune postulant, s'étant agenouillé, questionna alors son seigneur :

« Si vous pri qu'en guerdon de mon service me doigniès armes et me faites chevalier ».

Celui-ci lui répondit :

« Pour quelle raison désires-tu entrer dans la chevalerie ? Si tu recherches la richesse ou les honneurs, tu n'en es pas digne ! »

Amaury posa la main sur l'Évangile et prêta à haute voix le serment des chevaliers :

Je crois à tous les enseignements de l'Église et j'en observerai ses commandements.

Je protégerai l'Église.

Je défendrai tous les faibles.

J'aimerai le pays où je suis né.

Je ne fuirai jamais devant l'ennemi.

Je combattrai les infidèles avec acharnement.

Je remplirai mes devoirs féodaux, à condition qu'ils ne soient pas contraires à la loi divine.

Je ne mentirai jamais et serai fidèle à ma parole.

Je serai libéral et généreux.

Je serai toujours le champion du droit et du bien contre l'injustice et le mal.

Le prêtre récita quelques prières. Devant lui, Amaury se dandina un peu sur ses genoux endoloris et tenta de se concentrer sur les oraisons pour oublier la douleur diffuse qui gagnait ses membres. Il se mit à respirer calmement, attentif au mouvement de ses poumons. Il avait remarqué que cela lui permettait d'amoinrir la douleur parfois.

Tous reprirent en cœur les phrases du prêtre et la communion de tous ces gens rassemblés derrière lui était palpable : il pensa que l'instant était béni de Dieu !

Chacun des braves derrière lui avait en tête leur propre adoubement déjà ancien, mais dont ils pouvaient se rappeler chaque mot, chaque seconde. Repassant les événements, les erreurs, les manquements, mais aussi les principes qu'ils avaient juré de respecter. La vie est ainsi faite qu'il est difficile parfois de respecter ses vœux. Mais sincères, ils avaient fait de leur mieux. Dieu leur en était témoin et ils priaient tous, pour qu'il le reconnaisse.

La cérémonie s'acheva.

Les pages l'aidèrent à revêtir sa tenue : cotte de maille, cuirasse, brasards. On le chaussa de souliers de fer fabriqués de même à doubles mailles ; des éperons dorés furent attachés à ses pieds ; suspendu à son col, son bouclier sur lequel était représenté le blason de la famille : d'azur avec deux chevaux de gueules. Sur sa tête on posa un heaume et enfin, on le ceignit d'une belle épée, cadeau de son père.

Il s'agenouilla à nouveau pour recevoir la colée : son parrain, un seigneur allié de la famille, messire d'Arvillars, lui donna une tape du plat de la main sur la nuque qui déséquilibra Amaury. Contracté et courbaturé par sa position il chancela, mais parvint à se rattraper.

« Au nom de Dieu, de Saint Michel et de Saint-Georges, je te fais chevalier. Sois vaillant, loyal et généreux. »

Messire d'Arvillars se saisit de l'épée, la posa sur l'épaule gauche, sur la tête, et sur l'épaule droite d'Amaury.

On l'aïda à se relever, les crampes le firent trébucher. Il rayonnait, son estomac gronda comme pour lui rappeler que les choses sérieuses pouvaient commencer. Les hommes autour de lui rirent de bon cœur à ce bruit incongru. Il lui restait toutefois une dernière démonstration à réaliser avant de satisfaire à cet instinct primaire.

Debout sur le perron de l'église il contemplait tous ses amis réunis sur le parvis.

Son père fit un signe de la main. Un palefrenier sorti de nulle part fendit la foule, suivie d'un magnifique grand cheval espagnol bai-brun, presque noir, à l'encolure épaisse, à l'allure fière et sauvage.

— Un chevalier ne peut aller à pied. Voici un compagnon digne de toi. Qu'il sache t'emmener à la guerre et surtout t'en ramener.

Un « oh » d'admiration parcourut la masse humaine. Amaury sidéré regarda son père, cherchant l'assurance qu'il ne rêvait pas.

— N'aie crainte, c'est une prise de guerre. Il est parfaitement aguerrri et dressé. Il ne te reste qu'à le nommer.

Amaury n'en revenait pas. Habitué à son courtaud* qui l'avait bien accompagné pendant son adolescence, il pensa à lui avec un pincement au cœur. Mais il ne l'abandonnerait pas, même pour ce splendide animal.

On le lui amena au pied du grand escalier. Il mit son heaume, et sauta sur le destrier* sans toucher les étriers. Il partit au galop en renversant de sa lance une série de mannequins disposés là par les valets dans la perspective des tournois de l'après-dîner. Il fit demi-tour et revint freiner des quatre fers devant sa famille assemblée. Il était heureux et fier.

Son père le regardait interrogatif.

— Ombre* !

Le chevalier de Challant approuva, un sourire aux lèvres.

— Allez fils, revêts ta tunique et tes chausses, nous t'attendons pour le festin.

Roi de la fête, du haut de ses 17 ans, il ne tarda pas à reparaître vêtu comme un prince. Congratulé, adulé, il notait les regards appuyés des

* Animaux nobles, les chevaux étaient nommés (comme les chiens).

jeunes jouvencelles présentes. Les jouvenceaux se passaient et appréciaient la belle facture de l'épée que le père d'Amaury lui avait offerte. Forcée pour lui, trempée dans l'huile pour en accentuer la flexibilité elle était parfaitement équilibrée, au tranchant parfait. La croisée simple, et pure était recouverte de dorures, la poignée garnie d'un fin lacet de cuir qui assurerait une prise sans faille lorsque la transpiration viendrait s'interposer entre le combattant et la lame. Le bout était un cercle dans lequel avaient été insérés quelques plombs pour équilibrer le poids de l'arme. Son père y avait fait graver en filigrane les armes de la maison. Sa balance, son poids, tout avait été pensé pour Amaury. À elle seule, cette arme valait une petite fortune.

— Père, je vous jure d'être digne de ces présents et de servir notre nom de la meilleure façon.

— Oui oui, je le sais, mais n'allons pas faire de pleurnicheries, je n'en ai jamais douté. Festoyons ! et le prenant par l'épaule il le guida jusqu'à la table où les convives attendaient pour s'asseoir que le héros s'installe.

Amaury parcourut un instant la table. Son frère aîné, héritier du fief, assis à la droite de son père en avait aussi pris les qualités de gestionnaire. De taille moyenne mais honorable, il s'imposait déjà par sa prescience, son intelligence vive. Amaury ne regrettait pas sa place, intrépide il préférerait de loin la place de cadet qui lui permettrait de guerroyer. Plus grand que son frère, plus mince et délié il promettait de devenir un fort bel homme. Le visage étroit, les yeux clairs rapprochés mais mobiles et curieux, le sourire ravageur, un nez qui menaçait de devenir proéminent, le menton volontaire. L'ensemble restait gracieux malgré un corps que l'adolescence n'avait pas totalement façonné. Son aîné pouvait déjà soulever son courtaud sur ses épaules. Amaury s'y était essayé, mais n'avait même pas pu décoller les sabots du sol. Il n'avait réussi qu'à se faire marcher sur le pied par le cheval furieux, ce qui lui avait valu de ne pas pouvoir marcher pendant quelques jours. L'épisode avait fait de lui la risée de la maisonnée et Amaury sentit son visage s'empourprer au souvenir honteux de cet épisode. Il se jura d'y parvenir tantôt.

Son regard se porta sur son petit frère. Si Dieu voulait en faire un serviteur de son ordre il faudrait qu'il lui prête vie et santé, ce qui ne semblait pas d'une évidence absolue à cette heure. Chétif, faible, blême,

l'enfant ne laissait pas présager de la gaillardise de ses frères. Il était sombre et semblait constamment fâché. Amaury avait noté une certaine propension de l'enfant à la jalousie. Gâté par sa mère, protégé à l'excès, il enviait la prestance de ses frères et souffrait de sa modestie* involontaire.

Il espérait que cela lui passerait avec l'âge, l'enfant n'était pas d'un abord chaleureux et facile. Secret, capricieux, il n'attirait pas et Amaury ne se sentait pas d'affinité avec lui.

— Qu'y a-t-il mon fils ?

— Rien père, je pensais à ce que je laissais de ma jeunesse.

— Oh je comprends ! lui répondit-il d'un air entendu, un sourire amusé au coin des lèvres. Il lui asséna une petite tape sur l'épaule en disant : tu n'es pas encore un vieux barbon !

Les personnes présentes n'avaient d'yeux que pour lui et il parada comme un paon au milieu d'un poulailler.

La journée passa vite, il y eut quelques joutes entre jeunes gens, où Amaury put vérifier sa dextérité à la quintaine*, même s'il ne gagna pas. Le tournoi laissait s'affronter deux équipes de cinq jouteurs. Ils s'exercèrent également à l'épée où le frère aîné d'Amaury se distingua sans autre façon. Le jeune chevalier monta son gaillard coursier et fut alors au faite de sa gloire. Le cheval piaffait et s'élançait en un bond prodigieux à la caresse de l'éperon. Il était souple, puissant et rapide. Ravi, Amaury remercia encore chaleureusement sa famille pour ce cadeau de prince.

Tandis que la nuit tombait, le comte de Challant demanda le silence à son assemblée. Il avait quelques déclarations à faire.

Tous firent silence et se tournèrent vers lui, attentifs. Le comte n'avait pas l'habitude de parler pour ne rien dire.

— Amaury, te voilà chevalier par la coutume et hors de page. Maintenant il convient de faire tes preuves et l'occasion va t'en être donnée dès demain, après toutes ces années passées comme page à la cour de Savoie auprès de notre bon duc Charles 1er. J'ai encore une chose à t'annoncer. Un messenger est venu il y a deux jours de notre bonne duchesse Blanche qui comme tu le sais a pris les affaires en main depuis la disparition de

son bien-aimé époux. Elle souhaite que tu rejoignes la compagnie de Ligny sous le commandement du capitaine Louis d'Ars à Aire-sur-la-Lys en Artois où tu retrouveras au demeurant nombre de tes amis de pagerie.

Amaury, comblé, baissa la tête en signe de soumission. La jeunesse de ce temps ne rêvait que d'actes héroïques à travers de sanglants combats. Fougue bridée par Louis XI, le précédent souverain trop sage. Les jeunes espéraient par l'accession de Charles VIII qui brigait le Milanais l'occasion de se révéler sur les champs de bataille. Ce jeune roi n'avait point bonne santé. Protégé à l'extrême on lui avait farci la tête de romans de chevalerie, de grands coups d'épée, ce en quoi il ressemblait à la jeunesse de son temps. Chétif et ignorant, peu intelligent mais passionné, il était petit, avait une grosse tête, de gros yeux trop écartés, un nez aquilin, des jambes grêles et il était incapable de se hisser seul sur un cheval, au contraire de ses héros. Pourtant il était bon et équitable. Mal préparé à son métier de roi, il ne comprenait rien à la politique, ni à la diplomatie surannée des Italiens dont la tête représentée par Ludovic le More et le pape Alexandre VI Borgia, rusés et perfides à souhait, ne lui laissait de toutes façons aucune chance.

Dès son intégration dans la compagnie de Ligny, Amaury eut connaissance de ces projets d'expéditions qui étaient remaniés suivant l'état de santé de Charles VIII ou ses sautes d'humeur. La compagnie de Ligny se retrouva finalement sous les ordres du duc d'Orléans. Mi-avril 1494, elle se rassembla dans la région de Grenoble.

La peste et les contre-ordres incessants ne cessaient de contrecarrer les préparatifs. La jeunesse rongait son frein.